



AU DÉTOUR DES LIVRES (11/13)

Avec le psychiatre catalan Tosquelles, pour « penser avec les pieds »

Catalaniste, marxiste et républicain, Francesc Tosquelles a réinventé la psychiatrie, depuis la ligne de front de la guerre civile espagnole ou plus tard, sur les hauteurs d'un village de Lozère. Des essais et expositions donnent accès à sa pensée.

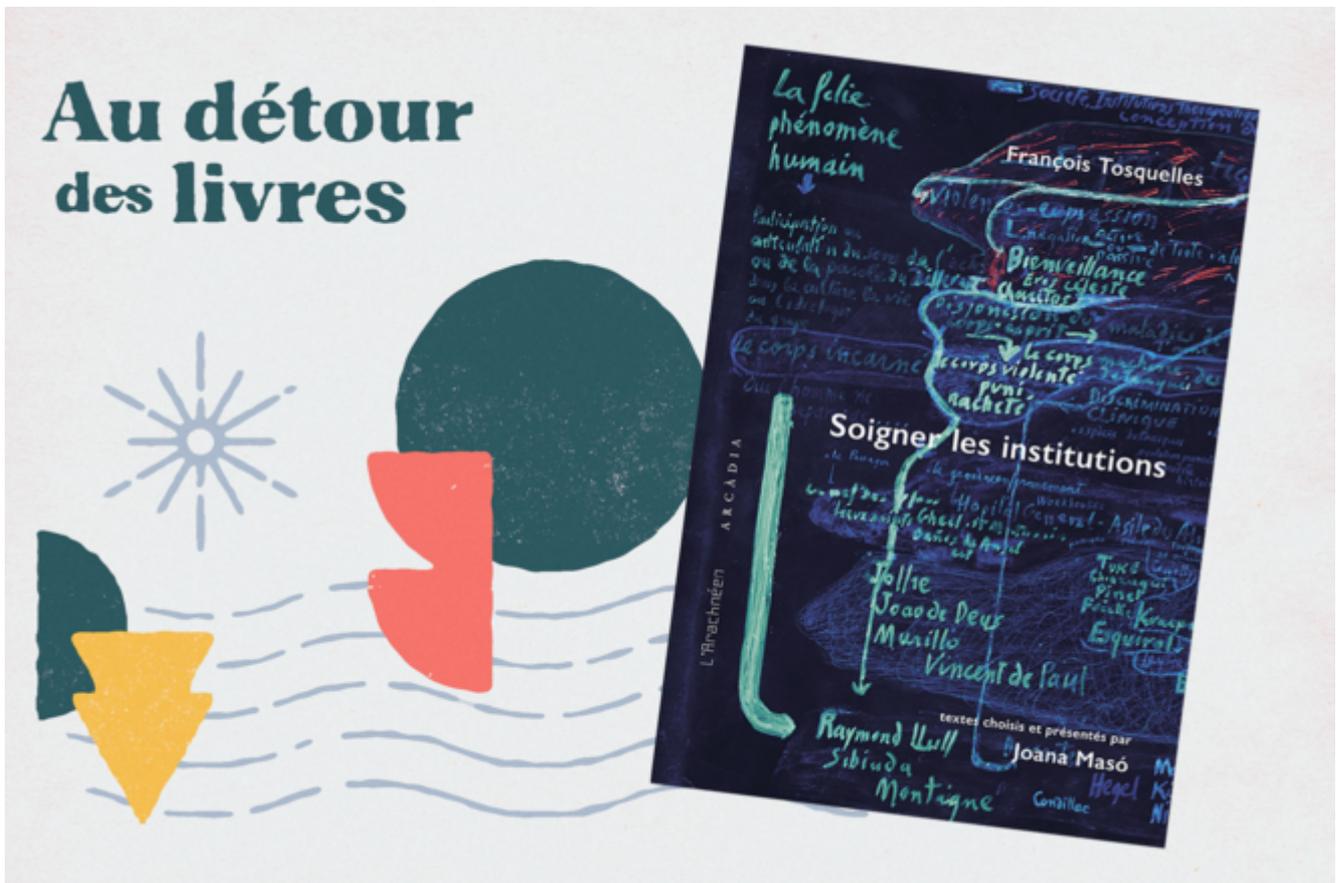
Ludovic Lamant

11 août 2022 à 11h37

Après des années d'oubli, surtout du côté espagnol, c'est un retour au tout premier plan. Les expérimentations de Francesc Tosquelles (1912-1994), psychiatre catalan qui n'a cessé d'humaniser les soins et de « *dépathologiser* » la folie, ont fait l'objet d'une exposition aux Abattoirs de Toulouse jusqu'en mars dernier, reprise sous une autre mouture au CCCB de Barcelone jusqu'au 28 août (avant des arrêts à Madrid puis à New York).

Tosquelles figurait aussi, début août, au programme du Banquet du livre d'été, à Lagrasse (Aude). Et, en plus d'un catalogue, la co-commissaire des expositions de Toulouse et de Barcelone, Joana Masó, a dirigé ce qu'elle décrit comme une « *anthologie de fragments* » de Tosquelles, traduite en français en fin d'année dernière sous le titre *Soigner les institutions* (L'Arachnéen).

C'est une somme éclatée d'archives visuelles, de coupures de presse, de poèmes, d'extraits d'entretiens et de livres de « Tosq » et de ses proches, montés en écho à des textes de présentation et des aides à la compréhension pour les novices. S'il documente bien sûr la partie la plus légendaire de la carrière du Catalan, depuis l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban-sur-Limagnole en Lozère, où il débarque en 1940 (un film de Martine Deyres, sorti en salles en avril, y revenait aussi), ce livre fournit d'abord un éclairage sur les années de formation en Espagne, moins exposées.



« Cette histoire catalane de la psychiatrie doit être lue comme une histoire politique en considérant le rôle d'interruption, de censure et d'oubli collectif que jouèrent la guerre civile et la dictature franquiste », écrit Joana Masó. Comme beaucoup d'expériences avant-gardistes liées à l'avènement de la Seconde république à partir de 1931, les travaux que mène Tosquelles, d'abord à l'Institut Pere Mata, l'asile de sa ville natale de Reus, puis à Barcelone - qu'il appelait « *la petite Vienne* » en raison de la présence de nombreux psychiatres juifs réfugiés d'Europe centrale -, et enfin sur la ligne de front de la guerre civile à partir de 1936, ont été effacés du récit collectif espagnol.

À Barcelone, Tosquelles se familiarise avec les théories d'un psychiatre allemand, Hermann Simon, qu'il appliquera toute sa vie : soigner les institutions pour mieux soigner les malades, et multiplier les activités, du jardinage au tournage de films et la publication de journaux, pour éviter l'alitement et l'immobilité. Bref, ouvrir l'institution en la mettant en mouvement, en assumant les bienfaits du travail en commun.

Il milite à cette époque dans l'anarcho-syndicalisme, très critique des orientations staliniennes, au sein du BOC (Bloc ouvrier et paysan, communiste) puis du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste). Lorsque la guerre éclate, il part au front, volontaire, engagé dans les services psychiatriques d'Aragon puis d'Estrémadure. Il y forme ce que l'on pourrait nommer des « communautés thérapeutiques », mêlant personnel soignant et patients, mais aussi des paysans du coin ou encore des prostituées.

Il propose à ces dernières d'être rémunérées moyennant « assistance sexuelle » pour des soldats, certaines acceptant de rédiger des rapports sur l'évolution du désir de leurs partenaires : « *Pendant quelque temps, le bordel fit office d'annexe ou de service externe de l'hôpital.* »



Tosquelles dans un parc pour enfants, à l'hôpital de Saint-Alban, non daté, collection Famille Ou-Rabah - Tosquelles. © Roberto Ruiz

À l'issue de la guerre, Tosquelles rejoint en septembre 1939 le camp d'internement de Septfonds (Tarn-et-Garonne), aux côtés d'autres républicains espagnols, où il tente de soigner une quinzaine de patients souffrant des traumatismes de la guerre. C'est ensuite qu'il rejoint Saint-Alban.

Alors que la France de Vichy laisse mourir de faim ou de froid quelque 40 000 patient·es atteint·es de folie (un épisode sinistre connu sous le nom de « *l'hécatombe des fous* »), cet établissement accueille des résistants, des poètes - dont Éluard (qui en tira un recueil, *Souvenirs de la maison des fous*, dont des pages originales sont reproduites dans l'ouvrage) -, des artistes dont Dubuffet, qui trouve sur place de quoi alimenter sa collection d'art brut, ou encore l'une des grandes figures du tiers-mondisme de l'époque, Frantz Fanon, qui y travaille comme interne de 1952 à 1953.

Ce dernier, qui vient alors de publier *Peau noire, masques blancs*, s'initie à des pratiques qu'il tentera de répliquer au sein de l'hôpital algérien de Blida-Joinville de 1953 à 1956 (l'anthologie republie un texte de Fanon de 1954, qui revient sur ses apprentissages à Saint-Alban, et son « échec » à reproduire les mêmes activités en Algérie). À Saint-Alban, Tosquelles n'a de cesse d'« aménager » l'institution, y compris en démolissant ses murs, pour la sortir de « *l'horizon carcéral* » qui la menace forcément.

Sur ces années-là, l'apport de Joana Masó, au-delà d'une iconographie formidable (dont une photo d'un groupe de malades marcheurs, en excursion dans les environs de l'hôpital, vers 1950), est double.

L'universitaire insiste sur le rôle des femmes dans cette aventure devenue mythique. Elle ajoute par exemple le nom de l'épouse de Tosquelles, Elena, à la co-réalisation de *Film Tosquelles*, tourné dans les années 50, ou souligne le rôle de Germaine Balvet, l'épouse du directeur à l'arrivée de Tosquelles, qui y introduit les soins homéopathiques aux herbes médicinales.

Elle tente aussi de relier Saint-Alban à l'histoire de la psychiatrie, pas seulement française, mais aussi catalane. « *L'expérience de Saint-Alban n'a laissé aucune trace, ni dans l'imaginaire collectif, ni dans les pratiques cliniques en Espagne* », regrette-t-elle, persuadée qu'il est encore temps de dépasser ce silence imposé par la dictature franquiste.

On pense forcément, au fil de la lecture, à une autre figure du champ, Fernand Deligny, lui aussi marqué par l'expérience de la guerre, passé par la clinique de La Borde, et dont les éditions de L'Arachnéen ont aussi contribué, et de longue date, à transmettre la pensée. Comme Deligny, auteur de l'indispensable *Le Moindre Geste*, Tosquelles a lui aussi tourné des images de ses patients. Et comme Deligny, il assume un parti pris pragmatique dans la prise en charge des malades.

Si Deligny s'est aussi fait connaître par les cartographies des errances de certains de ses patients dans les Cévennes - les fameuses *lignes d'erre* -, Tosquelles défendait, lui, l'usage du pied : « *Quand on se promène dans le monde, ce qui compte, c'est pas la tête, c'est les pieds. Savoir où est-ce que tu mets les pieds. C'est le pied qui est le grand lecteur du livre du monde, de la géographie. La marche, c'est pas avec la tête, il faut que je sache où est-ce que je mets le pied, vous comprenez ?* »

*

François Tosquelles, *Soigner les institutions* (Textes choisis et présentés par Joana Masó), coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 398 p., 35 euros.

La Déconniatrie – Art, exil et psychiatrie autour de François Tosquelles, sous la direction de Carles Guerra et Joana Masó, édition Arcàdia, 248 p., 28 euros.

Dans le Club de Mediapart, un [texte](#) sur le documentaire de Martine Deyres sorti en avril.

Ludovic Lamant

Boîte noire

Pour le septième été consécutif, l'équipe de Mediapart vous conduit sur les chemins de traverse de la lecture en vous faisant découvrir des livres que nous avons aimés, mais qui sont passés, pour une raison ou une autre, entre les mailles de notre filet éditorial. Cette série « Au détour des livres » ([à retrouver ici](#)) accueille tout type de livres – des romans à la poésie en passant par les essais et la bande dessinée – publiés, traduits ou réédités au cours des douze derniers mois. Nous faisons le pari, au travers de notre sélection, de donner un peu à voir qui nous sommes. Car l'ensemble des salarié-es qui fabriquent ce journal, et pas seulement sa rédaction, est invité à prendre la plume. Nous espérons ainsi partager avec vous des chocs littéraires, des écritures singulières et des utopies poético-politiques. Retrouvez les précédentes éditions : celles [de 2016](#), [2017](#), [2018](#), [2019](#), [2020](#) et [2021](#).

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Direction éditoriale : Stéphane Alliès et Carine Fouteau

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

RCS Paris 500 631 932.

Numéro de CPPAP : 1224Y90071

N° ISSN : 2100-0735

Conseil d'administration : Fabrice Arfi, Jean-René Boisdron, Carine Fouteau, Edwy Plenel, Sébastien Sassolas, James Sicard, Marie-Hélène Smiéjan.

Actionnaires directs et indirects : Société pour l'Indépendance de Mediapart, Fonds pour une Presse Libre, Association pour le droit de savoir

Rédaction et administration : 127 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Propriétaire, éditeur, imprimeur : Société Editrice de Mediapart

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonnés de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 11 place Charles de Gaulle 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 127 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris.